



22.45 > ARTE

Le Dernier Homme

Film de Ghassan Salhab avec Carlos Chahine, Aouini Kawas (2006, F, 100 mn).

A travers une histoire de vampire frôlant l'abstraction, Ghassan Salhab livre un portrait étrangement prémonitoire de sa ville, Beyrouth.

Techniquement, *Le Dernier Homme* est un téléfilm puisqu'il est diffusé sur une chaîne de télévision et non en salle. Mais le troisième long métrage du réalisateur franco-libanais Ghassan Salhab (après *Beyrouth fantôme* en 1998 et *Terra incognita* en 2002, situés comme celui-ci dans la capitale libanaise) est clairement conçu comme une œuvre de cinéma – il a d'ailleurs été présenté cette année au Marché du film à Cannes et était en compétition à Locarno. Son récit elliptique et minimaliste, ses cadrages tirés au cordeau et ses nombreuses scènes nocturnes vont à l'encontre des principes esthétiques et narratifs à l'œuvre dans la plupart des fictions télé. Cette exigence formelle, qui ne cherche jamais à en mettre plein la vue au spectateur, suffirait à rendre le film digne d'intérêt. Mais c'est aussi

par ce qu'il raconte que *Le Dernier Homme* se révèle passionnant : une histoire de vampire contemporaine qu'on peut également voir comme le portrait impressionniste d'une ville et de ses habitants. Il y a ainsi quelque chose d'étrangement prophétique dans cette fiction tournée il y a plus d'un an, où un homme se retrouve peu à peu dépossédé de son humanité dans un Beyrouth enténébré et où l'un de ses amis affirme que "c'est toujours le pire qui nous attend". Cet homme, c'est Khalil, médecin de famille et légiste, célibataire et homme à femmes, grand amateur de plongée sous-marine, confronté à une vague de meurtres particulièrement mystérieux : les victimes sont vidées de leur sang et portent une morsure au cou.

De retour d'un congé maladie, à la suite d'une agression (dit-il), Khalil semble n'être plus le même. Il délaisse ses amis et sa maîtresse, est de plus en plus souvent absent de l'hôpital et se met à errer nuitamment dans les rues de Beyrouth. Ne serait-il pas en train de devenir lui aussi un vampire, comme semble le suggérer son allure à la Nosferatu ? Quand, dans un bar louche, son image n'est plus reflétée par le miroir, le doute n'est plus permis.

Mais le mythe du vampire n'est ici que la métaphore d'"un irréversible processus de transformation qui se joue au cœur d'une ville elle-même en pleine mutation", comme l'écrit Salhab dans sa note d'intention. Avec ses lents fondus enchaînés, ses fonds neutres (murs de l'hôpital et de la morgue), ses sons lointains et comme étouffés, ce film crépusculaire, cousin de *Trouble Every Day*, *Uzak* ou *O Fantasma*, rend avec une saisissante économie d'effets cette aliénation progressive, cette "dévitalisation" qui fait d'un homme un fantôme.

Vincent Arquillière